



RENCONTRE

« En échouant à lutter contre le racisme et les discriminations, la République a laissé se développer le communautarisme. Aujourd'hui, je crois qu'il est préférable d'oublier le mythe de l'assimilation pour travailler davantage à l'adhésion républicaine », déclare Harry Roselmack.

S. SCORIANO/LE FIGARO

# Roselmack-Mestrallet : l'école en banlieue ne doit plus nier certaines réalités

Le journaliste et le président de la Fondation Espérance banlieues débattent du rôle de l'école dans les quartiers difficiles.



Alexandre Devecchio

@AlexDevecchio

L'école française traverse une crise profonde, particulièrement en banlieue. Pour y répondre, la Fondation Espérance banlieues a créé le cours Alexandre-Dumas de Montfermeil. Un modèle d'école associatif inédit qui se distingue par ses méthodes éducatives novatrices et dont le concept vient d'être imité dans les quartiers nord de Marseille et à Asnières. Dans un livre d'entretiens qui paraît cette semaine, le président de la fondation, Éric Mestrallet, raconte son aventure au journaliste Harry Roselmack. Nous les avons réunis pour débattre d'éducation, mais aussi d'intégration et de laïcité.

**LE FIGARO.** - Les « incidents » qui ont eu lieu dans certains établissements durant la minute de silence pour les victimes des attentats de janvier ont mis en lumière la crise de l'école en banlieue. Certaines réalités ont-elles été trop longtemps niées ? Lesquelles ?

**Éric MESTRALLET.** - Il y a une forme de désespérance qui est réelle. On ne peut pas se satisfaire d'un système scolaire où 20 % des élèves ne savent pas lire à leur entrée en 6<sup>e</sup>. Or il s'agit d'une moyenne nationale. Je vous laisse imaginer les proportions que l'on atteint dans certaines banlieues où les enfants ont une relation plus difficile encore avec la langue française. D'après un récent rapport, moins de la moitié des élèves des zones d'éducation prioritaire maîtrisent les savoirs fondamentaux.

Pour ce qui est des incidents après les attentats, je ne peux parler que du cas de l'école Alexandre-Dumas. Les attentats ont eu lieu mercredi alors que les élèves n'étaient pas là. Le directeur, écoutant les informations, a préparé un petit texte qu'il a distribué aux professeurs. Ces derniers ont pris du temps avec les élèves de chaque classe pour mettre des mots sur les événements. La minute de silence a pu ainsi se dérouler sans contestation. Je vous rappelle que plus de 80 % de nos élèves sont de culture musulmane.

**Harry ROSELMACK.** - Les incidents que vous évo-

quez m'ont choqué mais n'étaient pas étonnants. Ils ne signent pas une défaillance de l'école mais sont plus largement la conséquence de l'échec de notre modèle républicain. Si un certain nombre de jeunes, dans un certain nombre de quartiers se sont désolidarisés du slogan « Je suis Charlie », ce n'est pas parce que l'école a mal fait son travail, mais parce que ces jeunes sont en rupture avec la République. Ce n'est pas la première fois que cette rupture se manifeste : il y a eu *La Marseillaise* sifflée et la pelouse du Stade de France envahie lors du match France-Algérie en 2002, puis les émeutes de 2005, qui sont nées à Montfermeil. On feint à chaque fois de redécouvrir des marques et des preuves de ce divorce. Je crois qu'il faut maintenant s'y attaquer de manière frontale.

**On parle souvent des problèmes sociaux...**

**Existe-t-il aussi des réalités culturelles spécifiques qu'il faut prendre en compte ? Sont-elles taboues ?**

**É. M.** - Je dirais que les deux s'additionnent. Il ne faut pas essayer de réduire l'un à l'autre. Nombre de familles rencontrent des difficultés économiques : le taux de chômage est très élevé. Des difficultés d'intégration sociale découlent de l'absence d'accès à l'emploi. Le monde des « grands » est appréhendé comme un monde qui rejette et qui exclut. À ces difficultés socio-économiques s'ajoute une autre dimension, l'importance numérique de la population issue de l'immigration. Un nombre très important d'enfants n'ont pas le français comme langue maternelle et connaissent peu la culture française. Ils sont traversés par des questionnements complexes sur leur identité. Nous avons observé une sorte de déchirement entre ces deux cultures. L'école Alexandre-Dumas a particulièrement à cœur d'unifier ces élèves. De leur permettre en somme d'assumer leur culture d'origine, tout en bénéfici-



ciant d'une solide instruction scolaire et d'une bonne acculturation française.

**H. R.** - Je ne parlais pas de tabou, mais plutôt d'illusion républicaine. Il y a la République idéale, celle des textes, avec ses valeurs, liberté, égalité, fraternité, et la République réelle, qui ne met pas toujours en pratique la devise qui est inscrite sur le fronton de ses écoles et de ses mairies. Nous vivons encore dans l'illusion de l'assimilation alors que celle-ci est morte, non pas parce que les gens à qui elle s'adressait ont été incapables de la mettre en pratique, mais parce que la société n'a pas été capable de mettre en application la contrepartie qui était promise à ceux qui s'y sont prêtés. On ne peut pas demander à des individus d'oublier leurs racines, ce qu'ils sont intrinsèquement, tout en leur rappelant en permanence qu'ils viennent d'ailleurs. En échouant à lutter contre le racisme et les discriminations, la République a laissé se développer le communautarisme. Aujourd'hui, je crois qu'il est préférable d'oublier le mythe de l'assimilation pour travailler davantage à l'adhésion républicaine. Il y a des valeurs fondamentales de notre République auxquelles nous pouvons tous adhérer sans pour autant nier l'intégralité des histoires familiales et culturelles de chacun.

**Lever du drapeau, vouvoiement, port de l'uniforme, autorité, l'école Alexandre-Dumas privilégie pourtant une logique « assimilationniste »...**

**É. M.** - « Assimilation », « intégration », « adhésion », ce débat sémantique ne m'intéresse pas beaucoup. À l'école Alexandre-Dumas, nous tentons de privilégier une approche pragmatique. Mais, sur

le fond, contrairement à Harry Rosclmack, je crois qu'une forme d'assimilation reste possible. À condition que les valeurs de la République soient suffisamment incarnées au quotidien. La présence du pavillon national est obligatoire dans tous les établissements scolaires. Mais le plus souvent, il pendouille tristement sur la façade et personne ne le remarque. Dans notre école, nous avons décidé de prendre le drapeau au sérieux. Le lundi pour commencer la semaine, tous les élèves assistent dans la cour, avec le corps enseignant, au lever des couleurs. Je précise que c'est l'élève le plus méritant de la semaine qui a cet honneur. De même, le vendredi, les couleurs sont abaissées solennellement. C'est l'occasion pour tout le monde de se rappeler notre appartenance collective à la communauté nationale, la seule communauté qui vaille dans la République !

**H. R.** - L'idéal d'assimilation a trop déçu, trop blessé. L'adhésion me paraît plus pragmatique que l'assimilation. « Vivre ensemble » signifie accepter l'autre tel qu'il est, et non tel que l'on est. Dans le système républicain assimilationniste, les communautés ne sont pas acceptables. Elles sont à combattre. Pourtant, les communautés existent de fait : il faut trouver le moyen de les faire communiquer. Le respect de l'ordre républicain et du drapeau n'est pas incompatible avec cet idéal de communion et d'adhésion. Le peuple américain est composé d'un agrégat de communautés auxquelles personne ne demande de s'assimiler. Cela ne l'empêche pas de figurer parmi les peuples où le sentiment d'adhésion nationale est le plus fort. Il faut des symboles autour desquels communiquer. Le drapeau en fait partie.

**Quel regard portez-vous sur la laïcité ?**

**É. M.** - La laïcité est aussi un mot qui peut être interprété de plusieurs manières. À l'école Alexandre-Dumas nous préférons le terme « aconfessionnel ». Cela veut dire que nous sommes neutres, nous n'affichons ni ne promovons aucune confession religieuse ou antireligieuse. Nous respectons les cultures et les confessions de chaque enfant sans lui demander de les laisser à la porte de l'école. C'est une approche dans laquelle nos élèves et leurs parents ne se sentent pas méprisés ou mal jugés s'ils sont croyants. Nous faisons très attention à ne pas heurter les consciences, car c'est un champ dans lequel l'école n'est clairement pas légitime.

**H. R.** - La laïcité est un bon modèle de départ. À condition qu'elle soit suffisamment expliquée pour ne pas induire l'idée d'un rejet de tel ou tel. Le pragmatisme et la fermeté respectueuse dont fait preuve le cours Alexandre-Dumas sur cette question, comme sur la gestion de l'école en général, sont ce que j'appelle de mes vœux. Merci à cette école et à ses inspirateurs d'avoir su donner corps à cela. ■

